

La guerre au fondement de la paix

Amed Karamoko SANOGO
Université Alassane Ouattara
sanogokara3@gmail.com

Résumé: La guerre est une activité de cruauté à proscrire dans l'entreprise des hommes étant donné qu'elle provoque un déplacement massif des personnes de leur lieu de résidence pour une autre destination. Les détracteurs de la guerre la réduisent au mal absolu et à la pire des solutions. Au-delà de cette dimension dépréciative et blâmable due à ses effets secondaires, la guerre admet des règles conventionnelles et modératrices empêchant de détruire complètement aux fins de conservation du caractère attrayant de la société pour ne pas mettre à mal la sécurité et le bien-être des personnes. Cet enjeu de normativité de la guerre est justifiable lorsqu'il conduit à la paix.

Mots-clés: Bien, être, guerre, homme, normativité, paix, sécurité, société

Abstract: War is an activity of cruelty that should be banned in the business of men since it causes a massive displacement of people from their place of residence to another destination. The detractors of war reduce it to absolute evil and the worst of solutions. Beyond this depreciating and blameworthy dimension due to its side effects, war admits conventional and moderating rules preventing complete destruction for the purposes of preserving the attractiveness of society so as not to undermine security and well-being people. This issue of the normativity of war is justifiable when it leads to peace.

Keywords: Well - being - War - Man - Normativity - Peace - Security - Society

Introduction

La guerre fait partie des pratiques humaines ayant cours depuis l'Antiquité. L'une des premières guerres fut occasionnée par la divinité grecque, Apollon, entre les rois Crésus et Cyrus. Il ressort que partout où vivent des hommes, la guerre, qui constitue un stade extrême des rapports de force et la volonté de domination a toujours jalonné l'histoire de l'humanité. Elle est ainsi considérée comme l'une des activités centrales des sociétés qui ambitionnent de se défendre, de se protéger contre l'ennemi ou d'étendre leur hégémonie. De nos jours, elle demeure une préoccupation essentielle tant ses ravages contre les biens et les personnes sont indélébiles. Fruit de la responsabilité humaine, la guerre occasionne le dépeuplement de la société en installant le chaos et le désespoir dans une atmosphère d'inobservation des lois liées à la licence qu'elle instaure. Cela expose les individus à exercer la violence sur des ennemis qui voudront leur enlever les biens et la vie. Elle expose les hommes dans une situation de

conflit permanent. Ainsi, dans un monde où les guerres entre les États et / ou les peuples se succèdent, les citoyens sont préparés au combat, augmentant du coup, le nombre de personnes désespérées.

À l'exception de la guerre sanguinaire du Péloponnèse qui a vu Sparte marcher sur les ruines d'Athènes, la guerre ne s'identifie pas toujours à une activité aux effets dévastateurs. Bien qu'elle connaisse une dévaluation normative en vertu de sa contre-productivité, la guerre est favorable à des initiatives humaines, la mise en place de catégorie juridique de l'humanité, parlant de droits de l'homme et des peuples ou de la démocratie, concourant à préserver ou à restaurer la paix susceptible de maintenir l'harmonie parmi les citoyens et la tranquillité sociale.

Au regard de la capacité d'autodestruction des hommes du fait de la guerre, peut-on effectivement relever le défi de la construction de la paix ? Cette préoccupation centrale peut être analysée à travers les questions subsidiaires suivantes : la guerre n'est-elle pas inhérente à la nature humaine du fait de sa sociabilité ? En outre, en quoi est-elle une menace pour la sécurité et le bien-être des hommes ? En se référant aux conséquences néfastes de la guerre, ne peut-elle pas servir de prétexte à l'avènement de la paix ?

En se référant à l'histoire des guerres de l'humanité, plusieurs commentateurs parmi lesquels il faut citer Machiavel, Grotius et Launay (2017) analysent la guerre comme l'une des solutions préconisées pour garantir la liberté républicaine, c'est-à-dire la paix. L'objectif principal de cette contribution est de montrer que la guerre n'est pas toujours une menace absolue pour la paix. Il est question d'aller à l'encontre de la conception qui fait de la guerre le triomphe de la force destructrice. Plus spécifiquement, nous voulons montrer que le véritable fondement de la sécurité et du bien-être, qui est l'autre nom de la paix, réside dans la sauvegarde de la guerre. « C'est aussi la solution vers laquelle on s'achemine aujourd'hui à travers des conférences et des réunions » (G. Bouthoul, 1961, p. 224). L'intérêt de cette étude se situe dans la destruction des biens et des infrastructures de même que la misère des déplacés faisant que l'humanité progresse de manière inévitable vers la paix.

L'approche méthodologique herméneutique choisie consistera dans un premier moment à présenter la guerre comme un fait inéluctable, un fait de société. Cela permettra de comprendre que l'homme, au lieu d'être bon, est mauvais et barbare.

Ensuite, l'on exposera les effets pervers de cette barbarie sur la sécurité et le bien-être des hommes. Enfin, il sera question d'envisager la paix au regard de la réalité de la guerre.

I. La guerre, un fait social inéluctable et inhérent à la vie des sociétés

Selon les historiens classiques, les cités de la Grèce antique avaient conçu différents régimes de citoyenneté selon que l'éducation et les institutions y étaient plus ou moins orientées vers la préparation de la guerre. La Grèce antique comptait deux principaux régimes politiques: la démocratie et l'oligarchie. Thucydide analyse ces régimes à travers les discours qu'il prête aux acteurs de l'histoire. L'oraison funèbre de Périclès aux morts de la première année de la guerre du Péloponnèse en est le meilleur témoignage:

Nous différons aussi de nos adversaires par notre entraînement relativement aux activités guerrières de la façon suivante. (...) Tandis qu'eux, dans leur éducation, cherchent à acquérir le courage par un entraînement très pénible dès la jeunesse, nous, malgré notre régime relâché, nous n'affrontons pas moins des dangers équivalents (Thucydide, 1990, p.39).

L'historien oppose le mode de vie athénien à l'entraînement militaire spartiate. Les Spartiates obéissent à des lois contraignantes et à une préparation militaire continue. Le citoyen afin de servir au mieux les intérêts de sa cité avait des devoirs militaires à assumer.

Dans un monde où les guerres entre les cités et les peuples se succèdent sans cesse, il faut préparer les citoyens au combat. Dans cette perspective, les Grecs, étaient venus à accepter la guerre comme un fait naturel au même titre que la naissance et la mort, un « phénomène endémique » (Y. Garlan, 1999, p. 11). Cette idée traduit l'inéluctabilité de la guerre dans l'existence humaine et J.-P. Vernant (1999, p. 31) interprétait, quant à lui, cette évidence de la guerre comme un résultat de « l'absorption du phénomène guerrier dans la sphère (civique) » en ce sens que le citoyen-soldat prend la place du personnage guerrier. L'activité guerrière se confond avec la vie communautaire, avec des armées de mercenaires à la solde des souverains en vue de conquérir des cités. C'est ainsi que cette activité va se professionnaliser au fur et à mesure que la volonté d'aller en guerre intègre celle de la sociabilisation de la cité.

La guerre ne constitue plus une fonction à part, ni l'armée un corps spécialisé ; mais elle est intégrée à la vie civique et politique; le guerrier n'apparaît plus comme une figure distincte mais coïncide avec le citoyen. Elle est ici évidente, parce que parfaitement intégrée à l'ordre de la culture. Tant sur le plan politique et social que religieux, la guerre relève, dans la société, de l'ordre des choses, justifiant l'évidence absolue du statut de citoyen-soldat. Selon J.-P. Vernant (1999, p. 25), la société a résolu le problème de l'intégration et de la politisation de la figure du guerrier. Sa thèse présuppose qu'antérieurement, non politisé, le guerrier était une figure plus « inquiétante », encline à la démesure.

Si la guerre devient un fait naturel pour les Grecs anciens, Platon pose la question se rapportant à ses causes. Bien avant lui, Socrate a entrepris la construction, en parole, d'une cité. C'est l'origine de l'injustice qui est recherchée, mais c'est d'abord la guerre qui apparaît, lorsque la cité introduit des besoins superflus et que son territoire devient trop petit. Il faudra alors empiéter sur les territoires des voisins qui auront le même besoin, si à leur tour ils « s'abandonnent à l'insatiable désir de posséder » (Platon, 2011, 373d 5). La guerre trouve ici son origine dans l'affrontement perpétuel entre les cités en vue de se développer. Par ailleurs, une explication parallèle du fondement de la guerre indique ceci: « l'amour de la richesse » qui, « des braves, fait des brigands, des perceurs de murailles, des pilleurs de temples, des guerroyeurs et des tyranniques » (Platon, 2011, 831e). Guerriers et tyrans sont ici mis sur un pied d'égalité. L'activité du citoyen y suppose celle du soldat ou, plus précisément, c'est le degré de qualification politique qui détermine le degré de qualification militaire. L'historien Jacqueline de Romilly (1968) considère, à cet effet, la guerre comme l'une des activités centrales des cités grecques. Cet état normal fait de l'homme grec un homme naturellement fait pour la guerre. La guerre est inhérente à la nature humaine, puisque les hommes sont naturellement égoïstes et méchants.

Les hommes sont des pires ennemis de leurs semblables. T. Hobbes (2010, p. 216) reprend cela à son compte dans les rapports entre les individus apolitiques et asociaux. Il part de l'idée qu'avant la société il avait l'état de nature à partir duquel il définissait la guerre en ces termes: « L'état naturel des hommes avant qu'ils eussent formé des sociétés, était une guerre perpétuelle, et non seulement cela, mais une guerre de tous contre tous ». Dans l'état de nature, il n'y a pas de principes normatifs, mais les

hommes ont des droits naturels tels que se nourrir, se défendre et une liberté naturelle qui échappe à tout contrôle. La guerre se comprend donc chez T. Hobbes (2017, p 123), non pas en termes de combats effectifs et durables, mais en tant que volonté avérée d'en découdre. Elle est fermement attachée à la vitalité individuelle, c'est-à-dire de la rivalité, de la méfiance et de la fierté.

En analysant ce point de vue, la guerre est considérée comme un moyen de s'arroger le privilège de la puissance. Vu comme positive ou légitime, la guerre est presque universellement un moyen acceptable voire inévitable ou même désirable de régler les différends dans la vie des hommes. Cette réflexion est en accord avec la pensée d'E. Kant (1991, p. 67) qui soutient qu' «une paix prolongée favorise la prépondérance d'un esprit purement marchand, dont découlent un égoïsme, une lâcheté et un manque de visibilité dégradant et tend à souiller la vertu de la nation ». C'est dire que l'entendement humain reconnaît dans la guerre la finalité de l'action humaine qui la rend inévitable.

Marx affirme à ce propos que la lutte des classes est la guerre entre les propriétaires des moyens de production et ceux qui ne disposent que de leur force de travail. Selon lui, la guerre est liée à la propriété privée, c'est-à-dire à la fin du communisme primitif. La guerre devrait cesser d'exister avec l'abolition de l'exploitation d'une classe par l'autre. L'analyse de H. Bergson (1932, p. 303) est claire sur la question. Il estime que la propriété privée ou collective est à l'origine de la guerre entre les hommes, puisque « l'humanité est prédestinée à la propriété par sa structure » et par conséquent, « la guerre est naturelle ». Si la guerre est naturelle, c'est parce que les hommes sont déterminés par leur instinct à vivre conformément à ce qui leur est propre. Ainsi, l'homme préfère, par exemple, sa propre fille à sa cousine, sa cousine à sa voisine et sa voisine à des étrangers.

Bien avant Bergson, la guerre inéluctable et récurrente dans les rapports humains avait été mise en évidence par S. Freud (2010, p. 13) en ces termes : « l'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être au contraire qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité ». Cette thèse freudienne rend intelligible la connaturalité de la guerre avec l'humain, puisque la pulsion agressive fait partie de la

nature humaine et que cela est un malaise dans la civilisation, rappelant que l'homme est un loup pour son prochain.

La guerre par ce caractère naturel est toujours inscrite dans le cœur de l'homme. Elle exerce sur les hommes une attirance permanente qui les pousse à aimer faire la guerre. Ainsi, les œuvres humaines attestent de la place de la guerre dans le processus de civilisation.

Pour le soldat, le véritable combattant, la guerre s'identifie à d'étranges associations, un mélange de fascination et d'horreur, d'humour et de tristesse, de tendresse et de cruauté. Au combat, l'homme peut manifester de la lâcheté ou une folie sanguinaire. Il se trouve alors écartelé entre l'instinct de vie et l'instinct de mort, pulsions qui peuvent le conduire au meurtre le plus abject ou à l'esprit de sacrifice (P. Masson, 1997, p. 24).

Les hommes ont appris à vivre dans cet environnement de guerre où ils voient le beau côté de la guerre.

Ce beau côté de la guerre est exprimé par F. Cardini (1992, p. 416) dans *La Culture de la Guerre* lorsqu'il nous apprend qu'à l'époque féodale:

La guerre est belle (...) pour celui qui la conçoit et la mène comme un privilège. Elle se résolvait en un joyeux gaspillage du labeur et de la richesse des autres (...); elle présentait relativement peu de risques, moins même que le tournoi où l'on mourait un peu trop souvent. Elle était le temps de la fête, du prestige et de l'abondance.

À partir cette description de la guerre caractérisée par l'avènement de peu de risque, ce passage incite à plus de prudence. L'homme à travers la guerre ouvre la porte de l'acceptation des pires entreprises de destruction et de toutes les horreurs. Inscrite au cœur de l'homme, la guerre représente une menace pour l'humanité.

II. La guerre, un mal absolu pour la sécurité et le bien-être

L'étude concernant la première guerre mondiale, faite par A. S. Rouzeau et J.-J. Becker (2004) montre d'une part, le bouleversement des mentalités par les massacres à grande échelle et, d'autre part, les conséquences multiples et diverses, en fonction de son intensité, de sa durée et du matériel dont font usage les hommes en conflit. Les conséquences peuvent être visibles au niveau de la sécurité et du bien-être des personnes. En l'absence de sécurité des biens et des personnes, la famille, l'État, les lois, les règlements qui régissent la société en temps normal, sont mis en suspens. Il n'est pas rare de constater que les besoins de premières nécessités à savoir l'eau potable, l'électricité et la nourriture ne satisfont plus la population. Il en va de même pour le système de santé qui est déstructuré par les conflits armés. Dans cette atmosphère, les

premières victimes sont les enfants qu'on drogue pour devenir des machines à tuer, les vieilles personnes et les femmes enceintes, incapables de se défendre en raison du poids de l'âge et de la grossesse. Ceux-ci subissent des mutilations de leurs membres qui sont des blessures graves liées au défigurement de leur morphologie.

Expliquant les violences humaines, R. Paris (2017) montre que ce sont les hommes du Rwanda qui ont toujours manifesté des tendances racistes, violentes, fascistes et génocidaires. Par ailleurs, durant les massacres lors de la guerre civile, il fait savoir que les Algériens ont toujours été violents, pour expliquer les guerres coloniales, les horreurs des intégristes. Pire encore, le nazisme exprimait la violence des Allemands. Il y a de ce qui précède une planification, qui au lieu d'empêcher la barbarie, conduit à la pure déshumanisation, à la pire solution.

Qui plus est, du fait d'un déficit de sécurité des biens et des personnes, les maladies, les infections, les terres conquises ou perdues et la malnutrition gagneront un grand nombre de personnes, puisque la gestion des moyens de subsistance élémentaire aura tendance à disparaître. Désormais, en période de guerre, le vol, le viol, les corps mutilés le mensonge, la cupidité, l'agression censés être condamnés par la loi semble être légitimés. Ainsi, les valeurs sociales et morales en raison de ces facteurs, n'ont plus de sens. Il s'ensuit que pour les besoins de survie, les populations sont obligées d'abandonner leurs biens, leurs villages et les terres de leurs ancêtres sous la menace des bombes, des mines, des balles et autres explosifs. Par conséquent, la situation de guerre fait que des familles sont dispersées et des membres disparus ou assassinés. Dans cette logique, la guerre a un impact négatif sur la famille qui constitue le premier lieu de socialisation de l'individu.

Pendant la guerre, l'on assiste à la destruction d'infrastructures scolaire, hospitalière et administrative qui constituent des cadres d'épanouissement des populations en favorisant la résolution de certains problèmes de la vie sociale. Selon l'examen stratégique présenté à l'Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies en 2007, les attaques contre les établissements d'enseignement « ont considérablement augmenté au cours des dernières années ». On note par exemple, à en croire au même rapport de l'ONU, qu'en Afghanistan, plus de cent (100) attaques ont été perpétrées contre des écoles en un an. Ces conflits armés ont pour conséquences non seulement la destruction des infrastructures scolaires mais aussi les espoirs et les ambitions d'une

génération d'enfants, de jeunes et d'adultes. Cela est « un obstacle majeur à la réalisation de l'objectif de l'éducation pour tous » (UNESCO, 2000, p. 19).

De plus, trois pays du Sahel : le Burkina-Faso, le Niger et le Mali sont obligés de fermer la plupart de leurs écoles à cause de la violence liée au conflit. Toutes ces attaques entraînent la destruction des infrastructures d'enseignement. Si elle n'est pas totale, cette destruction crée un environnement de terreur limitant, pour ainsi dire, l'accès des populations aux services de base. Le manque de sécurité des biens et des personnes, du fait de la guerre, entraîne chez les populations la peur. Les éléments constitutifs de cette peur sont la délinquance, la haine à base ethnique, tribale, politique ou religieuse. Elle a pour effet de séparer les uns des autres, de les isoler, de disloquer le corps social, de rendre les individus étrangers à leur environnement afin qu'ils soient vulnérables donc faciles à manipuler pour des fins politiques.

Examinant les désavantages de la guerre, Érasme (2017, p.70) invite les princes à réfléchir au fruit de celle-ci: « si jamais vous avez vu les villes ruinées, les villages réduits en cendres, les églises incendiés, les champs dévastés, et si ce spectacle vous semble aussi désolant qu'il l'est en réalité, dites-vous que c'est là le fruit de la guerre ». C'est dire qu'en temps de guerre les lois sont muettes au milieu des armes. La guerre encourage l'impiété, l'opprobre et l'oubli de la religion qui causent les malheurs. Elle est, par conséquent, la chose la plus dangereuse qui soit. Il y a là une condamnation morale de la guerre au nom d'un irénisme d'inspiration évangélique.

Ce qui précède permet de comprendre à court terme les tueries, les misères, le désespoir, le délitement de la cohésion sociale comme conséquences les plus visibles de la guerre. À cela, il convient d'ajouter le traumatisme des populations, qui dans certains cas, ne s'en remettent jamais. G. Bouthoul (1961, p. 195) analyse le recours à l'hécatombe comme une évidence indiscutable. Il affirme que « la guerre se termine par l'écrasement et la désagrégation de l'un des adversaires. Mais, dans la plupart des cas, après une période de destruction et de massacres, le désir de paix réapparaît chez les belligérants ». L'évocation de ces faits fait craindre la guerre. On est, par conséquent, disposé à accepter ce que l'on avait rejeté avec indignation, c'est-à-dire la paix. Il y a nécessité d'instaurer un environnement paisible qui passe par la violence et la symbolique du jeu démocratique: la guerre.

III. La paix comme but de guerre

La guerre est inhérente aux sociétés au même titre que l'entente ou le compromis. Son rôle n'est pas exclusivement pernicieux ou dévastateur. Ainsi, bien qu'elle soit un facteur de désolation de la Cité, la guerre est un véritable moyen de sociabilisation. Elle est aussi un facteur d'épanouissement. Pour G. Simmel (1995, p. 9), le conflit ou la guerre fait partie intégrante de la société. Il constitue un facteur essentiel susceptible de concourir à la formation d'organisation et d'association au sein d'une société. Si la société vit et subsiste, c'est en raison des conflits qui alimente son historicisation, sa construction. Il n'est pas exclu que la quête de la cohésion et de l'harmonie de la société soit trouvée dans les conflits. En réalité, « sympathie et hostilité se mêlent sans cesse dans la vie des peuples comme dans celle des individus, au hasard des péripéties de l'histoire ». Ainsi, le conflit est capable de contribuer à la régulation sociale.

Il en résulte que l'être humain est à la fois nostalgique de la paix et attiré par la guerre. L'histoire de la pensée nous montre que la paix est considérée comme une affaire d'État et, de ce fait, repose sur l'usage de la force. Pour B. Pascal (1970, p.117), la paix n'est pensable qu'en étant armée, qu'en optant pour la force justifiant et fortifiant la justice. Il affirme ceci: « Ne pouvant faire qu'il soit force d'obéir à la justice, on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force, ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que la justice et la force fussent ensemble, et que la paix fût, qui est le souverain bien ». L'idée de paix qui est le recours à la guerre, à la violence ou la force suppose une légitimation fondée sur des conceptions antagonistes de la justice et du droit.

Cette conception de la paix reposant sur la force est partagée par S. Freud (1998, p. 204) lorsqu'il écrit que « les conflits d'intérêts entre les hommes sont donc fondamentalement tranchés par le recours à la violence ». Autrement dit, la paix en tant qu'absence de conflit, consiste en l'élimination de l'adversaire. Dès lors, la paix s'identifie au règne du plus fort, de la violence. Dans une telle perspective, la culture de la paix est illusoire, puisqu'elle suppose la culture de la justice qui elle-même vise à retrouver la justification de la guerre.

Par ailleurs, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, la guerre a dans la conscience populaire l'image d'un fléau universel, du tombeau de la justice et du triomphe de la

force aveugle, en raison de la capacité d'autodestruction de l'humain qui a atteint des seuils inédits. Toutefois, cette perception de la guerre doit être dépassée afin de retrouver son véritable symbolisme. En effet, l'essence véritable de la guerre est la fin de la destruction et du mal, le rétablissement de la paix, de la justice et de l'harmonie. Il faut recourir à la guerre intérieure qui est le combat pour l'unification de l'être. Ici, l'unification de l'être se traduit par la réduction du monde des apparences, des illusions et du multiple au monde de la concentration, de l'unique réalité et de l'Un.

Contrairement à la guerre intérieure, l'homme s'éloigne de l'unité absolue vers la multiplicité, et par là même, vers le mal qui est inhérent à la nature humaine. Car « le mal possède l'homme et il le possède malgré lui », à en croire (Plotin, 1956, p. 120). On comprend dès lors que la véritable guerre n'est pas celle qui se livre aux moyens des armes sophistiquées. C'est plutôt la lutte que l'homme se livre en lui-même et qui est d'ordre spirituel. Il importe donc que nous nous purifions en nous débarrassant de tout ce qui est charnel, de nos désirs et de nos passions. Ce combat qui procure la paix intérieure sans les armes matérielles peut être dit guerre sainte. La paix est la finalité suprême de la guerre.

Cette idée se reflète dans la Charte des Nations Unies, qui n'autorise que les guerres défensives ou les actions validées par le Conseil de sécurité pour la protection de la paix et de la sécurité internationales.

Tous les membres des Nations Unies, afin de contribuer au maintien de la paix et de la sécurité internationale, s'engagent à mettre à la disposition du Conseil de Sécurité, sur son invitation et conformément à un accord spécial ou à des accords spéciaux, les forces armées, (...) nécessaire au maintien de la paix et de la sécurité internationale (Charte des Nations Unies, chapitre VII, article 43, 1).

L'Organisation de Nations Unies (ONU) à travers le Conseil de sécurité indique clairement que la guerre est capable de maintenir ou rétablir de manière universelle et nécessaire la paix. C'est ce qui justifie l'intervention des casques bleus de l'ONU dans de nombreux pays d'Afrique, pour le maintien de paix, notamment en Côte d'Ivoire, au Mali, en Centrafrique, au Soudan. C'est donc pour vivre en paix que nous faisons la guerre.

La guerre ne correspond pas à une activité débridée, sauvage, subissant l'effet dévastateur de la démesure. Elle répond à des règles précises et s'apparente à une forme de compétition organisée « excluant aussi bien la lutte à mort pour anéantir l'être social

et religieux de l'ennemi que la conquête pour l'intégrer entièrement à soi » (J.-P. Vernant, 1999, p. 21). L'homme peut prendre conscience de l'absurdité des conflits belliqueux et, inévitables, et décider d'avoir la maîtrise de soi. Celle-ci implique l'esthétisation de la violence à travers la figure symbolique du jeu démocratique.

Ce jeu démocratique est reconnaissable par la dialectique des échanges dialogiques, les débats d'idées acceptés comme compétitions en vue de faire triompher le suffrage populaire à travers des élections libres, inclusives et transparentes. C'est la force du meilleur argument qui doit fonder l'accord des participants à la discussion et non la violence destructrice. Si « le conflit demeure la règle au sein de toutes les sociétés sans exception » (G. Simmel, 1992, p. 8), la paix suppose le jeu démocratique en remplacement des affrontements sanglants et physiques. La démocratie est considérée non seulement comme le lieu privilégié de l'exercice des droits humains, mais aussi et surtout comme le cadre approprié de la réalisation effective des aspirations aussi bien individuelles que collectives.

Dans une telle configuration de pensée, la démocratie est favorable à la paix. En effet,

dans une démocratie, ceux qui supportent le coût de la guerre sont les mêmes que ceux qui prennent la décision de la guerre, à savoir les citoyens, contrairement à ce qui se passe dans un État non démocratique où celui qui décide de la guerre n'en supporte pas les conséquences (D. Battistella, 2012, p. 564).

Les citoyens eux-mêmes, dans un régime démocratique, étant convaincus du coût exorbitant en termes de vie humaine et de dépenses, s'engagent moins facilement dans une guerre. Cela justifie le fait que les États démocratiques, de nos jours, par principe sont rarement en guerre, contrairement à un État démocratique et un autre non-démocratique ou des États non-démocratiques.

Les régimes républicains, c'est-à-dire démocratique ont une tradition de compromis lorsque leurs intérêts se heurtent. C'est pourquoi ils arrivent toujours à trouver un compromis par la discussion plutôt que d'entrer immédiatement en guerre. Autrement dit, lorsqu'il y a la démocratie, on évite le plus souvent la guerre. L'avenir, de ce point de vue, est à la démocratie en tant que dispositif symbolique de gestion du conflit social. Il faut croire « en la victoire, vers 2060, de l'hyperdémocratie, une forme supérieure d'organisation de l'humanité, expression ultime du moteur de l'histoire : la liberté » (J. Attali, 2006, p. 12). Au regard de cette affirmation, on peut affirmer que les

démocratiques ne se font pas la guerre et l'histoire de l'avenir de l'humanité est à la paix démocratique.

En somme, la nécessité d'instaurer une paix qui soit de nos sociétés n'est pas un songe pieux. La paix est classiquement considérée comme la fin ultime de l'humanité. L'homme, paradoxalement, en faisant la guerre, recherche encore la paix.

Conclusion

Il convient de retenir que les hommes sont en permanence à la recherche d'une reconnaissance pour être le maître de l'autre qui doit le servir et reconnaître ses valeurs. Il s'ensuit que la plupart des relations sociales sont sous l'emprise de ce désir de reconnaissance de soi et marquées sans cesse par l'omniprésence de la guerre. La guerre n'a pas été un fait sporadique. Jusqu'à nous, toutes les civilisations, toutes les sociétés étaient résignées à la guerre. Elle est perçue comme un moment privilégié de la vie des peuples. La guerre « est de tous les temps historiques et de toutes les civilisations » (R. Raymond, 2004, p. 157). À ce titre, on a du mal à imaginer un monde sans guerre, puisque le conflit n'est pas un accident de la vie sociale, il en fait partie intégrante.

Toutefois, la réalité de la guerre n'est pas sans inconvénient sur la santé des individus, des infrastructures existantes et de l'environnement. Elle cause de graves souffrances humaines du fait de l'absence du bon sens. Ainsi, « tant d'hécatombes, tant de courages et de bonnes volontés galvaudées » (G. Bouthoul, 1961, p. 250) sont mis au compte de la guerre. C'est pourquoi, la véritable société a pour fondement le rejet de la guerre qui apparaît comme une pathologie du corps soumis aux désirs est une entrave à la paix.

Cette paix est loin d'être un état figé et stable. Elle est reconnue comme telle lorsque les impulsions polymorphes des forces divergentes qui se reconnaissent de manière réciproque se mettent provisoirement en veilleuse. Ainsi, le conflit demeure latent dans la paix que tout le monde veut, mais en même temps cultive secrètement en son cœur ses buts de guerre. Guerre et paix sont vouées à se succéder en permanence sous des formes antagoniques. Mais tâchons d'éradiquer la guerre et toujours gagner la paix pour le bien-être de l'humanité. La paix, telle que l'exige la raison pratique, n'est en aucune manière une chimère. Elle doit au contraire se réaliser ici et maintenant dans les circonstances mêmes qui font la vie des hommes.

Références bibliographiques

- ARON Raymond, 2004, *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy.
- ATTALI Jacques, 2006, *Une brève histoire de l'avenir*, Paris, Fayard.
- BATTISTELLA Dario, 2012, *Théories des relations internationales*, Paris, Les Presses
Sciences Politiques.
- BERGON Henri, 1932, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, Félix
Alcan.
- BLAISE Pascal, 1970, *Pensées*, Paris, édition de Port-Royal.
- BOUTHOU Gaston, 1961, *Sauver la guerre, lettre aux futurs survivants*, Paris,
Éditions Bernard Grasset.
- CARDINI Franco, 1992, *La culture de la guerre*, Paris, Gallimard.
- ÉRASME, 2017, *Complainte pour la paix*, Paris, Folio.
- FREUD Sigmund, 1998, *Résultats, Idées, Problèmes*, traduction de Janine Altounian et
Paul-Laurent Assoun, Paris, Presses Universitaires de France.
- FREUD Sigmund, 2010, *Malaise dans la civilisation*, traduction Bernard Lortholary,
Paris, Essais.
- GARLAN YVON, 1999, *La Guerre dans l'Antiquité*, Paris, Nathan.
- HOBBS Thomas, 2010, *Du Citoyen ou les fondements de la politique*, traduction
Philippe Crignon, Paris, GF-Flammarion.
- HOBBS Thomas, 2017, *Léviathan*, traduction François Tricaud Paris, Flammarion.
- KANT Emmanuel, 2009, *pour la paix perpétuelle*, traduction Joël Lefebvre, Paris,
Librairie Générale Française.
- LAUNAY Stephen, 2003, *La guerre sans la guerre, Essai sur la querelle occidentale*,
Paris, Descartes.
- PARIS Robert, *L'homme naturellement violent, une explication des guerres, des
génocides, des dictatures et des fascismes?* Mise en ligne le 27 juin 2017. URL :
<http://matierevolution.org/spip.php?article5411>. Consulté le mercredi 16 octobre

2019 à 16h 08mn.

MASSON Philippe, 1997, *L'homme en guerre*, Paris, éditions du Rocher.

PLATON, 2011, « La République », *Œuvres complètes*, traduction de Georges Leroux, Paris, Flammarion, p. 1481-1792.

PLATON, 2017, *Les Lois*, traduction d'Anissa Castel-Bouchouchi, Paris, Gallimard.

PLOTIN, 1956, *Les Ennéades I*, traduction d'Émile Bréhier, Paris, Les Belles Lettres.

ROMILLY Jacqueline de, 1968, « Guerre et paix entre Cités », dans J.- P. Vernant (dir), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.

SIMMEL Georg, 1995, *Le conflit*, traduction de Sibylle Muller, Paris, Circé.

THUCYDIDE, 1990, *La guerre du Péloponnèse*, traduction, Jacqueline de Romilly, Paris, Robert Laffont.

VERNANT Jean-Pierre, 1999, *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, Points.